demeurait plongé dans une cruelle prostration, et toujours si muet que Gardie se persuada que le poignard, en déviant de la blessure, avait dû gravement intéresser la gorge.

Plusieurs fois, M. de Badières revint pour renouer l'interrogatoire. A chacune de ces visites, il trouva de Lozeril incapable de le comprendre et de lui répondre.

—Pensez-vous qu'il puisse, avant peu, reprendre assez de force pour me dire un oui ou un non ? demanda M. de Badières à Maurice.

—Vous le voyez, il reste continuellement dans cette somnolence, qui est de mauvais augure. "Je crains, si je le sauve, qu'il ne survive idiot."

—Un seul mot est pourtant bien vite dit.

—Oui, mais fût-il capable de le prononcer, je doute qu'il en comprit la portée, répliqua Maurice.

—Il ne me faut qu'un simple "oui" qui confirme la teneur de sa lettre. Avec cet écrit confirmé et en tenant compte d'un récit qu'il m'a fait à moi-même sur ce qu'il avait jadis vu, je me croirais en droit de commencer le procès des accusés.

—Vous serez le premier averti dès qu'il me paraîtra pouvoir lier deux idées. Mais, pour le moment, vous ne tirerez rien de cette intelligence paralysée par la souffrance.

—Il ne peut donc même pas nous reconnaître ?

—Nullement. C'est à ce point que j'hésite à répondre à une grande dame qui m'a demandé à rendre visite au blessé.

—Comment la nommez-vous ?

—La marquise de Brageron.

—Oui, c'est vrai ; elle s'intéresse, m'a-t-on dit, à malheureux jeune homme, dit M. de Badières avec un léger sourire, qui prouvait que la chronique légère de la ville ne lui était pas complétement inconnue.

—Elle m'a écrit pour m'annoncer qu'elle viendrait aujourd'hui ; mais, je vous le répète, je me demande si je dois autoriser cette entrevue inutile.

—Laissez au moins à la marquise la navrante satisfaction d'approcher de cet infortuné, conseilla M. de Badières.

A ce moment, la porte de la maison résonna sous un coup de heurtoir.

Par la fenêtre, Maurice regarda dans la rue.

—Précisément, c'est elle, dit-il.

—Mme de Brageron ?

—Oui. Etes vous encore d'avis de la laisser monter ?

—Toujours. Elle servira au moins à attester par la ville que M. de Lozeril n'est pas capable de supporter mon interrogatoire.

Le juge finissait de parler que Mme de Brageron faisait son entrée dans la chambre.

—Puisse, madame, votre présence en cette maison porter bonheur à celui qui souffre là, dit tristement M. de Badières en montrant de Lozeril, qui, blême et exténué, gisait immobile sur sa couche.

Et, après un cérémonieux salut que lui rendit la marquise, le juge se retira, suivi par le docteur, qui le reconduisait.

Restée seule, Mme de Brageron s'avança vers le lit pour voir de plus près cette tête qui, à son entrée, se renversait mourante.

Elle recula de surprise.

Les yeux bien ouverts, un sourire au coin des lèvres, le chevalier s'était relevé tous à coup sur ses oreillers, en même temps qu'il disait d'une voix joyeuse, bien qu'un peu faible encore :

—Savez-vous, chère marquise, que vous m'avez longtemps fait attendre votre visite ! !

—Ce médecin me trompait donc en m'affirmant que vous étiez perdu ? demanda la marquise, encore sous le coup de l'émotion.

—N'avez-vous pas aussi entendu ce juge galantin qui souhaitait que votre présence opérât un miracle ? Le miracle vient d'avoir lieu.

—Et vous dites que vous m'attendiez ?

—Depuis dix grands jours.

—Pourquoi ne m'avoir pas demandée ?

—Parce que *j'étais idiot... ou, plutôt, que je faisais l'idiot.* En vous réclamant, j'aurais fait preuve de raison, ce qui était dangereux. Il me fallait donc attendre que, de vous-même, vous vinssiez ici.

—Dans quel but avez-vous joué cette comédie ?

—Ah ! voilà qui est difficile à vous avouer, si vous ne me promettez pas d'avance toute votre indulgence.

—Dites, chevalier.

—Quand je demande votre indulgence, je me trompe, c'est plutôt votre franchise que je devrais réclamer.

—Ma franchise ! fit la marquise étonnée.

—Oui, il faut vous engager à me répondre sans la moindre *réticence.*

—Soit ! parlez.

—Eh bien, chère marquise, veuillez me dire si vous m'aimez réellement ?

Avant que Mme de Brageron pût lui répondre, de Lozeril ajouta encore :

—Par "m'aimer réellement," j'entends vous demander si, moi mort, le désespoir vous ferait entrer dans un cloître.

La marquise eut un sourire.

—Bon ! fit ce jeune homme, ce sourire m'indique suffisamment que votre amour ne vous conduirait pas à une folie après ma mort. Je serais vite oubliée, n'est-ce pas ?

—Où voulez vous en venir ? demanda Mme de Brageron, évitant de répondre.

—A vous prier, puisque l'amour vous tient si peu au cœur, de ne pas attendre ma mort et de vouloir bien m'oublier de mon vivant.

La marquise se redressa froissée par cette rupture qu'elle n'était pas la première à demander.

Le chevalier n'eut pas l'air d'avoir remarqué ce mouvement de dépit et continua :

—Oui, j'ai eu largement le temps de réfléchir depuis que je suis étendu sur ce lit, contrefaisant l'idiot. Alors, je me suis demandé si c'était bien par sympathie que vous aviez autorisé mes hommages... si ce n'était pas plutôt parce que vous voyez en moi un moyen de vengeance.

—Passons ! dit sèchement la marquise.

—Bien, ceci est acquis aux débats, comme dirait ce juge qui vient sans cesse m'agacer avec ses tentatives d'interrogatoire. Je continue. Etant admis que vous ne tenez pas à moi d'une manière folle, je me suis aussi demandé si vous m'en voudriez bien fort de chercher à me créer une position solide ?

—Nullement.

—Eh bien, marquise, cette position, je l'avais trouvée... et je l'ai compromise par une bêtise... une stupide lettre.

—Celle qui est dans les mains de la justice ?

—Précisément.